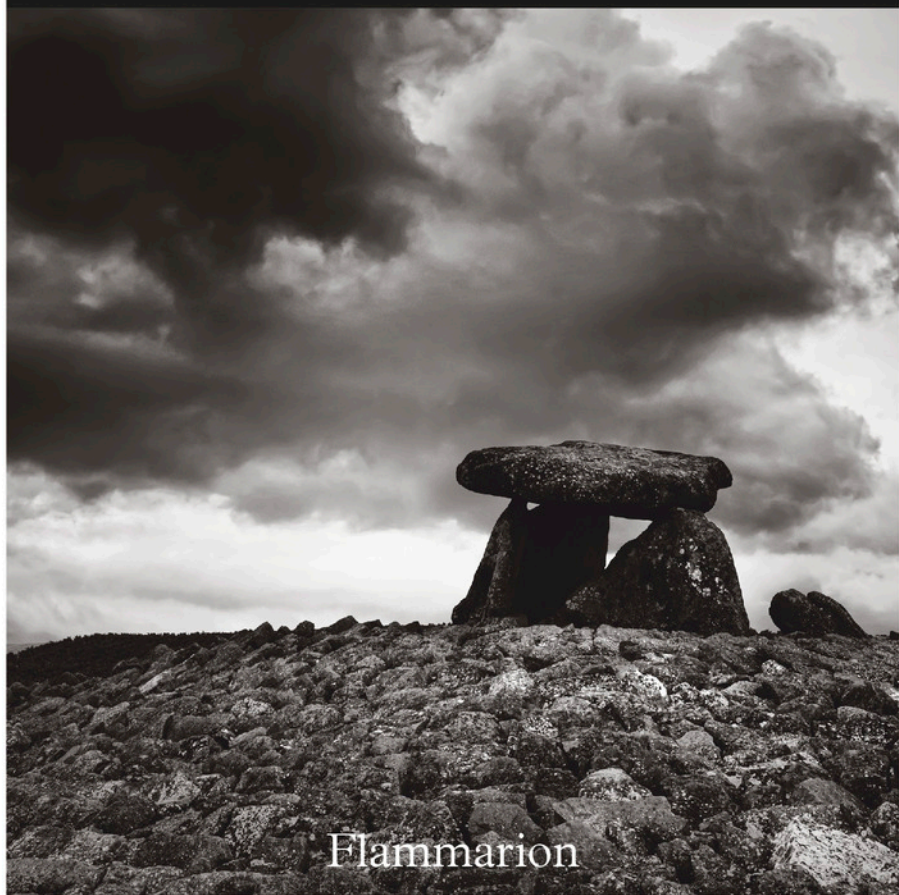


FRED VARGAS



SUR
LA DALLE



Flammarion

Sur la dalle

DU MÊME AUTEUR

Les Jeux de l'amour et de la mort, Éditions du Masque, 1986.
Ceux qui vont mourir te saluent, Viviane Hamy, 1994 (écrit en 1987) ; J'ai lu, 2008.

Debout les morts, Viviane Hamy, 1995, prix Mystère de la critique 1996, Prix du polar de la ville du Mans 1995, International Golden Dagger 2006 (Angleterre) ; J'ai lu, 2005.

L'Homme aux cercles bleus, Viviane Hamy, 1996 (écrit en 1990), Prix du Festival de Saint-Nazaire 1992, International Golden Dagger 2009 (Angleterre) ; J'ai lu, 2008.

Un peu plus loin sur la droite, Viviane Hamy, 1996 ; J'ai lu, 2006.

Sans feu ni lieu, Viviane Hamy, 1997 ; J'ai lu, 2008.

L'Homme à l'envers, Viviane Hamy, 1999, Grand Prix du roman noir de Cognac 2000, prix Mystère de la critique 2000 ; J'ai lu, 2008.

Les Quatre Fleuves (illustrations Edmond Baudoin), Viviane Hamy, 2000, prix Alph'Art du meilleur scénario, Angoulême 2001.

Pars vite et reviens tard, Viviane Hamy, 2001, Prix des libraires 2002, Prix des lectrices ELLE 2002, Prix du meilleur polar francophone 2002, Deutscher Krimipreis 2004 (Allemagne) ; J'ai lu, 2005.

Coule la Seine (illustrations Edmond Baudoin), Viviane Hamy, 2002 ; J'ai lu, 2008.

Sous les vents de Neptune, Viviane Hamy, 2004, International Golden Dagger 2007 (Angleterre) ; J'ai lu, 2008.

Petit Traité de toutes vérités sur l'existence, Viviane Hamy, 2001 ; Librio, 2013.

Critique de l'anxiété pure, Viviane Hamy, 2003 ; Librio, 2013.

Dans les bois éternels, Viviane Hamy, 2006 ; J'ai lu, 2009.

(suite en fin d'ouvrage)

Fred Vargas

Sur la dalle

Flammarion

I

Le gardien du commissariat du 13^e arrondissement de Paris, Gardon, pointilleux jusqu'à la maniaquerie, était à son poste à sept heures trente pile, la tête penchée vers le ventilateur de son bureau pour sécher ses cheveux, selon son habitude, ce qui lui permit d'apercevoir de loin le commissaire Adamsberg approcher à pas très lents, portant sur ses avant-bras un objet non identifié, les paumes tournées vers le ciel, avec autant de précautions que s'il tenait un vase de cristal. Gardon – nom tant approprié à sa fonction qu'il lui avait valu force blagues avant qu'on ne s'en lasse –, n'était pas réputé pour sa vivacité d'esprit mais accomplissait sa mission avec un zèle presque excessif. Mission qui consistait à repérer toute étrangeté en approche, si minime fût-elle, et à en protéger le commissariat. Et pour cette tâche, il excellait, tant par son coup d'œil exercé par des années de service que par la vitesse inattendue de ses réflexes. N'entrait pas qui voulait dans ce saint des saints qu'était la Brigade criminelle, et il fallait que la patte fût plus blanche que neige pour que ce cerbère des lieux – qui était tout sauf impressionnant – acceptât de lever la grille de protection qui fermait l'entrée. Mais nul n'aurait critiqué l'obsession

soupçonneuse de Gardon qui avait plus d'une fois décelé les renflements à peine visibles d'armes enfouies sous des vêtements ou douté d'allures trop onctueuses pour lui paraître naturelles et stoppé net les velléités des agresseurs. Le plus souvent, il s'était agi de libérer un prisonnier en détention provisoire, mais parfois de crever la peau d'Adamsberg, ni plus ni moins, et ces alertes devenaient plus nombreuses. Deux tentatives en vingt-cinq mois. Au fil des années et des réussites du commissaire dans les enquêtes les plus tortueuses, sa réputation s'était affermie en même temps que les menaces contre sa vie.

Danger dont Adamsberg ne se souciait en rien, persistant de sorte à venir à pied depuis chez lui jusqu'à la Brigade, tant il était habité par sa nonchalance innée, semblant souvent toucher à de la négligence, voire de l'indifférence, particularité de sa nature qui, si blindés que fussent ses équipiers, les désorientait ou parfois les exaspérait, tout en laissant nombre de ses succès inexplicables. Succès fréquemment obtenus via des méthodes opaques, si tant est qu'on puisse parler de « méthode » dans le cas d'Adamsberg, et par des chemins détournés où peu parvenaient à le suivre. Au long de ces ramifications inintelligibles de ses enquêtes, qui semblaient parfois tourner le dos à l'objectif, force était pourtant de l'accompagner sans toujours comprendre. Quand ses adjoints – et particulièrement le premier d'entre eux, le commandant Danglard – lui reprochaient cette brume dans laquelle il les laissait se débattre, il écartait les bras en un geste d'impuissance, car il n'était pas rare qu'il ne puisse s'expliquer sa propre démarche à lui-même. Adamsberg suivait son propre vent.

Gardon ouvrit sa fenêtre quand son chef ne fut plus qu'à quelques mètres du perron du vieux bâtiment et le vit se retourner pour adresser un bref salut à deux femmes qui marchaient à vingt pas de là, en apparence deux femmes d'affaires pressées, en réalité deux tireuses d'élite chargées de protéger le parcours du commissaire. Adamsberg sourit. Il savait qu'il devait cette récente mesure aux soins attentifs du commandant, de même que cette voiture qui veillait la nuit devant le jardinet qui encadrait sa maison.

— Gardon, dit-il sans entrer, tenant toujours ses bras tendus, j'aurai un peu de retard, j'ai à faire. Prévenez ceux qui me demanderont. Encore que cela m'épaterait, l'humeur n'est pas criminelle par ces temps, on tourne en rond autour de cambriolages d'amateurs.

— C'est le climat qui fait cela, commissaire, cette chaleur anormale en plein mois d'avril. Ça ne bousille pas que la planète, ça assèche le cerveau des assassins.

— Si vous voulez, Gardon.

— Qu'est-ce que vous transportez là ? demanda le garde en fixant une sorte de boule rouge sur les bras d'Adamsberg.

— Une victime, Gardon, et c'est mon boulot de m'en occuper.

— Mais vous allez loin comme cela ? Je vous signale que vous êtes torse nu, commissaire.

— J'en suis conscient, brigadier. J'ai dix minutes de marche à faire, tout au plus. Ne vous en faites pas.

Comme toujours, pensa Gardon en fermant sa fenêtre. Les gens vont se foutre de sa gueule, et lui, il s'en fout, conclut-il avec toute l'indulgence qu'il avait pour son chef. Jamais il n'aurait osé faire une telle chose, mais il

faut dire que Gardon était blanc et gras au lieu que le commissaire, qui était pourtant bien mince, avait le torse solide, doté de muscles nerveux dont mieux valait se méfier.

Il est vrai que le temps des canicules était encore loin mais que depuis une semaine, le thermomètre battait des records qui n'auguraient rien de bon pour l'avenir. Tous les agents qui arrivaient peu à peu à la Brigade étaient en manches de chemise, inquiets mais profitant malgré tout de cette tiédeur anormale.

Au retour de sa mission, le commissaire avait traversé torse nu toute la longueur de la salle de travail commune, saluant les uns et les autres, assez stupéfaits, et avait attrapé dans l'armoire de son bureau un de ses éternels tee-shirts noirs, à croire qu'il n'avait rien d'autre à se mettre. Sa tenue ne variait jamais, il trouvait cela plus simple, tout au contraire du commandant Danglard qui se passionnait pour l'élégance anglaise, sans doute pour attirer les regards vers ses vêtements et non sur son visage dénué de charme.

Adamsberg, assis sur sa table devant un journal ouvert, ne tourna pas même la tête quand son adjoint entra dans son bureau, tout absorbé qu'il était à se passer sur les mains et les bras un liquide à l'odeur âcre.

— Une nouvelle eau de toilette ? demanda le commandant.

— Non, un remède préventif contre la gale et la teigne. Il en avait, c'est courant. Sachant cela, j'avais pris la précaution de le soulever avec mon tee-shirt, mais la veto m'ordonne cette désinfection.

— Mais qui, « il » ? questionna Danglard, pourtant si habitué aux étrangetés du commissaire qu'il aurait dû en être blasé.

— Mais lui, le hérisson. Un salopard l'a renversé en voiture, je l'ai vu de loin, et croyez-vous qu'il se serait arrêté ? Évidemment non. Si la Terre portait moins de crétins, on n'en serait pas là. J'ai hâté le pas jusque sur les lieux du crime...

— Du crime ?

— Parfaitement. Le hérisson est une espèce protégée, vous le savez tout de même. Ça vous indiffère ?

— Évidemment non, dit le commandant, extrêmement attentif aux nouvelles environnementales qui ne faisaient qu'accroître encore son anxiété naturelle. Et donc ?

— Et donc j'ai soulevé la petite bête, mal en point, piquants abaissés, incapable de se mettre en posture de défense.

— À moins qu'elle n'ait compris qu'elle avait trouvé là un ami, dit le commandant avec son léger sourire.

— Et pourquoi pas, Danglard ? Maintenant que vous me le dites, je suis sûr qu'elle l'a senti. Son cœur battait toujours, mais son flanc était rudement amoché et sanglant. Alors je l'ai doucement portée jusque chez la véto de l'avenue. Un adorable spécimen.

— Le hérisson ?

— Non, la véto. Elle l'a examiné sous toutes les coutures et a affirmé qu'elle espérait le sortir de là. Heureusement c'est un mâle, donc sans petits qui l'attendent pour la tétée. Dès qu'il sera d'aplomb, il faudra que j'aille le replacer chez lui, dans ce bosquet d'arbres qui résiste

vaillamment à nos agressions. Si je suis absent, Danglard, le ferez-vous pour moi ?

— Absent ?

Adamsberg tapota le journal étalé sous ses yeux.

— Ça, dit-il.

— Je n'ai rien noté de particulier dans la presse.

— Mais si, dit Adamsberg en suivant du doigt un entrefilet. Regardez, ajouta-t-il en poussant le journal vers son adjoint.

Il appela le lieutenant Froissy pendant que Danglard lisait sans comprendre.

— Libre, Froissy ? demanda Adamsberg.

— Jamais, mais c'est pour quoi ?

— Pourriez-vous aller me chercher *France de l'Ouest* ? Je crois qu'ils l'ont, au kiosque.

— Je reviens tout de suite. Je vous prends un croissant au passage, je suis sûre que vous n'avez rien mangé.

En réalité, elle en prendrait quatre, savait Adamsberg en raccrochant. Nourrir les autres était une des satisfactions obsessionnelles de Froissy, qui craignait toujours de « manquer », qu'il s'agisse d'elle ou des autres. Elle revint en effet un quart d'heure plus tard avec un sachet copieusement rempli, prépara le café et servit un petit-déjeuner complet à ses deux collègues.

— Je ne vois pas en quoi cela nous concerne, dit Danglard qui avait replié le journal et prélevait avec soin un morceau de croissant.

— Parce que cela ne nous concerne en rien, commandant. Ah, c'est plus détaillé dans *France de l'Ouest*. Merci, Froissy.

Adamsberg lut lentement l'article à mi-voix et Danglard dut s'approcher pour entendre.

— Vous voyez, dit-il ensuite, en avalant son café.

— Si vous ne mangez pas au moins un croissant, vous allez la bouleverser.

— Très juste, je le fais. Froissy est déjà naturellement bouleversée, je ne souhaite pas aggraver les choses.

— Je vois seulement qu'il y a eu un meurtre dans un village en Bretagne.

— À Louvieg, Danglard, à Louvieg, avant-hier soir, le 18 avril. C'est à neuf kilomètres de Combourg, j'y ai dîné dans une vieille auberge. Et la victime, Gaël Leven, je l'y ai vue. C'est le garde-chasse, un type solide comme un rocher breton et large comme l'armoire.

— Et vous avez lié connaissance.

— Pas du tout. Il était à une autre table avec toute une bande, j'entendais leur conversation qui roulait sur le fantôme du château de Combourg. Je suppose que je n'ai rien à vous apprendre sur lui ?

— Malo-Auguste de Coëtquen, comte de Combourg, dit « le Boiteux », car il perdit une jambe à la bataille de Malpaquet en 1709, jambe qui fut remplacée par un pilon de bois, débita Danglard comme s'il se fût agi de la chose la plus simple du monde. La destinée veut que cette jambe de bois hante toujours le château de Combourg, accompagnée d'un chat noir.

— Je m'en doutais, dit Adamsberg, qui se demandait si son adjoint n'était pas doté de trois cerveaux supplémentaires soigneusement dissimulés.

La culture de Danglard était en effet d'une immensité inouïe, allant des lettres aux arts, des arts à l'histoire, de l'histoire à l'architecture et ainsi de suite à perte de vue, à l'exception des mathématiques et de la physique. Le commissaire avait beau être rompu à l'insondable science

du commandant comme à sa mémoire prodigieuse, à laquelle il avait maintes fois recours, il arrivait encore que Danglard le surprenne. Car qui, hormis à Combourg, avait jamais entendu le nom de Malo-Auguste de Coëtquen, que lui-même avait déjà du mal à se rappeler. La culture d'Adamsberg, élevé pauvrement dans un village reculé des Pyrénées avec ses nombreux frères et sœurs, était quant à elle limitée, et le fait qu'il dessinât en classe au lieu d'écouter quoi que ce soit n'avait rien arrangé. À seize ans, il sortait de l'école, avec des rudiments de connaissances et commençait son apprentissage de flic. Que les connaissances de Danglard fussent mille fois supérieures aux siennes ne l'embarrassait en rien. Au contraire, il admettait sans honte ses ignorances et il admirait.

— Eh bien oui, Danglard, c'est de ce Boiteux-là qu'ils parlaient. Qui parcourt la nuit les escaliers du château de Combourg mais se hasarde aussi jusqu'à Louvieg, un peu comme s'il s'agissait là de sa villégiature. Or figurez-vous qu'il y est réapparu depuis quelques semaines, qu'on entend son pilon frapper les pavés dans la nuit, après une absence de quatorze années.

— Et qu'avait-il semé sur son passage, il y a quatorze ans, hormis la terreur ?

— Un crime, Danglard, tout bonnement. Crime de rôdeur, mais beaucoup supposaient que c'était pour assassiner que le Boiteux était venu à Louvieg et que cette mort était son œuvre. Si bien qu'aujourd'hui, on redoute beaucoup que son retour n'annonce un nouveau meurtre. Et voilà que cela s'est produit, dit Adamsberg en frappant le journal. L'article fait allusion à la légende pour en rire, mais j'imagine que les habitants doivent être

aux quatre cents coups. C'est si facile, n'est-ce pas, de rire de loin. Et cette fois, ce n'est pas un crime de rôdeur. Ce Gaël Leven, le gaillard le plus costaud du village, sortait juste de l'auberge quand il s'est pris deux coups de couteau dans le torse. Ce n'était pas un vol, commandant, on a retrouvé son argent sur lui.

Danglard hocha la tête, méditant quelques secondes.

— Je suis porté à croire que quelqu'un aura profité du retour du Boiteux pour régler une querelle avec ce Gaël. Je ne vois toujours pas en quoi cela vous accapare à ce point.

— Je ne sais pas, Danglard, dit Adamsberg, usant de son éternelle formule.

— Je vais vous le dire : parce qu'il y a un mois, vous êtes allé à Combourg et à Louvieu, et c'est assez pour que vous vous sentiez concerné sans raison.

Et comme souvent, il y avait de la désapprobation dans la voix de Danglard.

— Sans la moindre raison, Danglard, c'est exact.

II

Un mois plus tôt en effet, le commissaire Adamsberg avait délégué ses pouvoirs à Danglard et se hâtait, à huit heures du matin, de boucler son sac pour partir pour Combourg, dans cette Bretagne qu'il connaissait bien mal. Des collègues l'enviaient d'aller découvrir la lumière sans pareille de cette côte, les reflets qu'elle posait sur chaque grain de sable, l'un lui enjoignant de faire une incursion à Saint-Malo, l'autre de longer les grèves encore sauvages, mais Danglard savait que ce court séjour n'avait rien d'une fête pour le commissaire. À la suite d'une traque épuisante et stérile de plus de quatre mois aux trousses d'un meurtrier forcené qui avait violé et atrocement massacré cinq jeunes filles de seize ans, la séance à laquelle il se rendait en marquait le point final. C'est-à-dire de la paperasserie, que le commissaire abominait. Y seraient présents les quatre autres commissaires qui avaient dirigé cette chasse, sous la direction d'Adamsberg, que certains avaient jugé discrètement trop lent, voire engourdi, en bref nullement à la hauteur de sa réputation. Mais ils avaient dû se rendre à l'évidence : c'était bien lui qui avait relié entre elles les cinq victimes, dispersées dans tout le Nord-Ouest, grâce aux

dessins pourtant très décousus et dissemblables des lacérations sur les corps, et dirigé ainsi les recherches vers un seul et même tueur. Lui qui avait battu le terrain en tous sens, dans les pourtours boisés et déserts d'Angers, du Mans, de Tours, d'Évreux et de Combourg, sur les lieux des découvertes. Lui qui avait déduit d'une très mince traînée de sang, non conforme aux lacérations, que l'assassin avait déchiré le bout de son gant, et demandé la recherche d'une signature ADN. Qui n'avait rien donné : inconnu aux fichiers. Lui qui s'était obstiné à faire établir la liste complète des entreprises de cette région nord-ouest employant des représentants de commerce et des routiers, qu'ils vendent des livres ou des assiettes. Et qui avait réuni assez d'hommes dans toutes les gendarmeries et commissariats de ce territoire pour qu'on prélève l'ADN de tous les employés masculins itinérants. Sept cent quarante-trois échantillons avaient déjà été analysés quand les partenaires d'Adamsberg l'avaient prié instamment de laisser choir cette recherche fastidieuse et vaine. Deux jours plus tard, un résultat était tombé, et ce fait improbable avait stupéfié l'équipe des enquêteurs. On avait cueilli le gars à son domicile, à Fougères – ce pourquoi la réunion terminale se tenait à Combourg, non loin de là. Un homme plus que banal qu'il aurait fallu regarder plus de dix fois avant de le reconnaître dans la rue, un père de famille empâté de cinquante-trois ans, chauve, rougeaud, dont l'insignifiance du visage donnait confiance. Car ces cinq jeunes filles, si elles avaient toutes eu la négligence de voyager en stop, avaient certainement dû jeter un regard au conducteur pour en juger avant de monter à bord. Mais

pour elles, quoi de plus inoffensif qu'un gros vieux chauve à l'allure paternelle et débonnaire ?

Et c'est avec les visions de leurs jeunes visages crispés et de leurs corps entaillés qu'Adamsberg partait pour Combourg où serait établi le dernier rapport collectif en présence du préfet d'Ille-et-Vilaine, qui lui remettrait avec gravité on ne sait quelle médaille du mérite. Et quand des membres de la Brigade vantaient au commissaire les éclats de soleil sur le quartz des sables bretons, le commandant Danglard savait qu'Adamsberg, si sensible à la beauté fût-il, n'avait strictement rien à faire du sable à cette heure. Ce pourquoi il contint à grand-peine son immense érudition et lui épargna l'histoire de Combourg, de son impressionnante forteresse médiévale et de l'homme qui y avait vécu toute sa jeunesse : l'écrivain François-René de Chateaubriand, qui continuait, cent soixante-quinze ans après sa mort, à assurer la célébrité de la cité, rebaptisée « berceau du romantisme ». Le commandant se contenta de lui remettre les cent vingt pages du rapport qu'il avait rédigées en son nom. Depuis tant d'années qu'ils travaillaient ensemble, c'est Danglard, épris avec passion de lettres et d'écriture, du plus grand livre d'enluminures au plus modeste rapport administratif, qui écrivait tous les documents à la place du commissaire, qu'on savait dénué de tout talent pour ce genre d'exercice. Le commandant était doué d'un style remarquable, mais qu'il adaptait au langage bureaucratique qu'on attendait d'un policier, et particulièrement d'Adamsberg, en lui donnant une simplicité, voire un peu de maladresse qui le rendait crédible. Et surtout en disposant les données dans un ordre thématique et

logique, l'ordre étant la dernière chose qu'Adamsberg sût suivre.

Roulant sans hâte sur l'autoroute qui le menait à Rennes – rares étaient ceux qui avaient pu voir le commissaire en hâte ou en impatience –, Adamsberg songea que son seul plaisir serait de revoir le commissaire de Combourg, Franck Matthieu, avec lequel il avait passé de longs jours à explorer l'espace des bois où l'on avait trouvé le cadavre de la jeune Lucile, la dernière de cette terrible série, dont le corps portait cette petite traînée de sang qui avait joué un rôle si crucial. Lui et Matthieu s'étaient entendus presque au premier coup d'œil, si différents fussent-ils, au lieu que le commissaire d'Angers était demeuré défiant tout au long de leur association. Chez Matthieu, pas de réticences, pas de mépris jaloux vis-à-vis d'un chef qu'on leur envoyait de Paris, mais une bonne humeur sans excès, une nature franche et discrète, et nul mépris pour celui qui passait souvent dans les commissariats de province pour un rêveur ou un paresseux à la réputation surfaite. Un collègue canadien l'avait un jour qualifié de « pelleteux de nuages », un surnom dont les membres de sa Brigade usaient entre eux avec parcimonie et selon les circonstances. Matthieu, lui, n'avait pas plus douté de l'efficacité d'Adamsberg qu'Adamsberg n'avait mis en question les qualités de Matthieu. Le commissaire de Combourg – en vérité de Rennes, mais Combourg était sous sa juridiction – avait pu assister parfois aux échappées silencieuses et distraites de son confrère, ou surprendre ses remarques hors de tout lien avec l'enquête. Comme il avait pu constater sa singulière mémoire visuelle – il n'avait eu nul besoin de

photos pour se rappeler les tracés des multiples lacérations sur les corps – et son attention déroutante pour des détails insignifiants.

C'est donc sans difficulté qu'Adamsberg se remémorait avec précision le visage et les expressions de Matthieu, sa tête ronde de Breton aux cheveux presque blonds, ses petits yeux bleus – un visage de Celte, aurait signalé Danglard –, figure bienveillante à laquelle Adamsberg s'attacha tout au long du voyage pour que s'éloignent les souvenirs macabres des dernières semaines, si nets et bien trop nets.

Il se gara avec dix minutes d'avance devant la gendarmerie de Combourg. La réunion, strictement administrative, s'éternisa plus de deux heures comme il l'avait redouté, et fut aussi assommante et lénifiante qu'il l'avait prévu. Il en hérita, comme de juste, la charge d'établir le rapport de synthèse, emportant donc avec lui les dossiers de ses quatre autres collègues et fourrant dans sa poche la brillante médaille que lui avait remise le préfet. À sa sortie, trop abruti pour même noter la qualité de l'air breton, ses yeux cherchèrent aussitôt Matthieu, qui venait vers lui, tout aussi engourdi.

— Foutues formalités bureaucratiques, dit Matthieu.

— Et paperassières, dit Adamsberg en levant son sac alourdi, bénissant Danglard qui allait prendre la corvée en main. Quatre cent trente pages à réorganiser et synthétiser. Il serait sans doute bénéfique de distraire nos pensées avant d'y songer. Tu habites Rennes mais tu le connais, ce château de Combourg ?

— Mais, dit Matthieu après un léger temps de silence surpris, comment veux-tu qu'un Breton ne le connaisse

pas ? Quand on bossait ensemble à Brissac, tu n'as pas pris le temps de venir y jeter un coup d'œil ? Tu avais sept kilomètres à faire.

Adamsberg haussa les épaules.

— Eh bien je ne l'ai pas fait. Depuis deux jours, les collègues m'en rebattent les oreilles. C'est ma seconde mission : voir le château de Combours. Cela semble impératif et je ne sais pas pourquoi.

— Viens, dit Matthieu en l'attrapant par le bras, tu vas comprendre tout de suite. Le voir, puis boire un verre.

— Ça me va, dit Adamsberg en accrochant son sac à l'épaule.

Matthieu laissa son collègue dans la rue, face au château.

— Je reviens dans dix minutes, dit-il en partant vivement à pied vers le centre-ville.

À son retour, douze minutes plus tard, le commissaire Matthieu trouva Adamsberg planté au même endroit, le visage levé, son regard balayant les crénelures de l'imposante forteresse médiévale qui dominait de toute sa hauteur la cité au milieu de ses bois, à moins qu'il n'observât peut-être les nuées qui passaient lentement devant les toitures. Matthieu se posta à ses côtés, un petit livre à la main.

— Je comprends pourquoi les collègues insistent, dit Adamsberg à voix assez basse, comme si l'austérité impressionnante et sinistre du vieux château l'obligeait à baisser le ton.

— Tu imagines ce pauvre gosse, obligé par sa brute de père à aller dormir seul dans la tour la plus éloignée ?

Tous les soirs il en tremblait, tous les soirs il prenait une bougie pour longer la coursiye, sans que nul l'accompagne, pour rejoindre une chambre à l'opposé de toutes les autres. Il écrivit plus tard que ce père despotique et cruel lui demandait parfois au moment du coucher : « Monsieur le Chevalier aurait-il peur ? » Et il ajoute : « Quand il me disait cela, il m'aurait fait coucher avec un mort. » Il avait huit ans. Pauvre gosse.

— Mais de quel gosse parles-tu ?

Matthieu réfléchit quelques secondes.

— Tu ne sais donc pas qui a grandi ici ?

— Et si on ne le sait pas, quelle médaille récolte-t-on ?
demanda Adamsberg en souriant.

Le sourire très irrégulier du commissaire, aussi charmeur qu'involontaire, qui avait fait plier tant de volontés durant les interrogatoires, balaya le sérieux inhabituel de Matthieu.

— Ceci, dit Matthieu en lui tendant le livre. Arme imparable contre toute question.

Adamsberg feuilleta rapidement l'ouvrage. Matthieu avait choisi un texte court empli d'illustrations. Il s'arrêta un instant sur le portrait du vicomte François-René de Chateaubriand. Ce nom, il le connaissait.

— Ne va pas croire, dit Matthieu. Dans mon propre commissariat, il n'y a pas un agent sur dix qui sait au juste qui fut l'illustre habitant de la forteresse. Et pas un gars sur mille, ni moi, qui aurait mis la main sur l'assassin de ces jeunes filles. Tu sais ce qui nous rend si moroses ?

— Ces filles.

— Ces filles. Je te propose cette terrasse là-bas, avec un verre, et je te raconte l'histoire de l'illustre habitant,

dont, crois-moi, je n'ai pas lu une ligne. Je ne connais que trois titres de son œuvre. Viens.

Sur le court chemin menant jusqu'au café, Adamsberg envoya une simple question depuis son portable, tout en avançant de sa démarche un peu dansante. S'il y en avait un qui saurait, c'était bien Danglard. Adamsberg parcourut les interminables textos que son adjoint, à présent lancé, lui envoyait et coupa court. À présent, lui aussi savait.

— Ton illustre, dit-il une fois installé devant une bolée de cidre, le vicomte François-René de Chateaubriand, est l'un des plus grands écrivains français, précurseur du romantisme et mondialement connu.

Adamsberg s'interrompt, leva les yeux vers un vol de mouettes.

— Ne me dis rien, dit-il à Matthieu en levant une main. Voilà, j'y suis. Et son œuvre monumentale est les *Mémoires d'Outre-tombe*.

— Tu as triché sur le Net. Tu me voles ma petite histoire.

— Je n'ai pas triché. J'ai demandé à un des rares hommes de ma Brigade capables de me répondre.

— Ton commandant Danglard ?

— Lui-même, dit Adamsberg tout en crayonnant rapidement sur son calepin. Encore ai-je dû l'interrompre, son flux de culture est si torrentiel qu'il ne sait pas l'endiguer.

— Alors tu ne sais pas tout, s'amusa Matthieu. Tu ne sais rien du Boîteux et du chat noir, dont il connaît certainement l'existence.

— Et qui sont ?

— Des fantômes. Imagines-tu un instant la forteresse de Combourg sans fantômes ? Ça n'aurait pas de sens. Tu reprends une bolée de cidre ?

— Quelle heure est-il ?

— Moins de sept heures. Trop tard pour faire la route de nuit après une telle journée. Je te propose un programme plus divertissant et instructif.

Matthieu leva la main pour renouveler la commande.

— L'histoire de tes fantômes ?

— Par exemple. Mais surtout, une rencontre qui sidérerait ton commandant lui-même.

— Rencontre avec qui ?

— Avec Chateaubriand.

— Avec lui ? demanda Adamsberg en tendant à son collègue la page de son calepin. Tu te fous de moi, je viens de lire qu'il était mort en 1848.

Matthieu contempla le portrait élégant de Chateaubriand, finement dessiné par Adamsberg, et qui lui ressemblait trait pour trait.

— Comment as-tu fait cela ?

— Comment ? Mais je l'ai vu dans ton livre.

— Et cela t'a suffi ? Pourquoi le préfet ne t'a-t-il pas donné une seconde médaille ? Moi, je ne sais pas dessiner.

— Tourne la page.

Sur le feuillet suivant figurait le visage de Matthieu, dont Adamsberg avait rehaussé les traits les plus harmonieux et les expressions les plus vives afin de faire oublier qu'il n'était pas un homme très beau.

— Merde, dit Matthieu, stupéfait. Tu veux bien me le signer ? Et me l'offrir ?

Tandis qu'Adamsberg s'exécutait, Matthieu s'était levé, avait réglé le serveur et agita ses clefs de voiture.

— Dépêche-toi, je ne voudrais pas le louper.

— Je ne sais pas me dépêcher.

— Ça va être son heure.

— Ne te fous pas de moi, répéta Adamsberg en empochant soigneusement son carnet.

Matthieu démarra et fila à vive allure vers le village de Louvieg.

— Il vient très souvent dîner vers vingt heures, à l'Auberge des Deux Écus, l'une des meilleures tables à la ronde. Avec une excellente chambre pour toi. Et des ragots à n'en plus finir. C'est à Louvieg, un gros village à neuf kilomètres d'ici. Un avantage de plus pour toi : c'est un vrai village breton, quasiment intact, avec le granit verdi, les ruelles glissantes et pavées, les vieilles colonnes médiévales et les voûtes, enfin tout ce qu'on peut souhaiter pour oublier Paris ou Rennes pour quelques heures. Je te conseille la poule aux champignons et au gratin.

— Va pour ta poule, dit Adamsberg en suivant son collègue à l'intérieur de l'auberge aux trois quarts remplie, au décor ostensiblement médiéval. Reproductions de tapisseries anciennes aux murs, épées, armures, tables en bois.

— On va s'installer là, dit Matthieu, je serai face à la porte et te ferai signe quand il entrera. Il s'assied généralement à cette table longue, on pourra entendre les ragots en prêtant l'oreille.

— Tu vois qu'il était inutile de se hâter, on a vingt minutes d'avance.

— Ce qui me donne le temps de te raconter l'histoire du Boiteux.

Matthieu grimaça légèrement, comme soudain réticent.

— Mais ne t'étonne pas, dit-il, si tu me trouves étrange. Si tu me vois me frotter l'œil gauche ou le couvrir de ma main.

— Tu as mal ?

— Pas encore. Mais mon œil souffre dès que je parle du fantôme. Je ne l'ai jamais raconté à personne mais je ne sais pas pourquoi, cela ne me gêne pas de te le dire. Aussi, garde cela pour toi.

— Tu crois au Boiteux ?

— Pas le moins du monde. Il n'empêche que chaque fois que j'en parle, il semble qu'on appuie très fort sur mon œil. Quand l'histoire est finie, ça s'en va.

— Cela te fait ça souvent ?

— Seulement pour le Boiteux. À présent, tu vas me prendre pour un cinglé. Tu en as, toi, des trucs de cinglé ?

— Je ne les compte même plus. Alors va sans crainte.

Matthieu sourit, puis se protégea l'œil de sa main en mesure préventive.

— Je t'écoute, dit Adamsberg, tandis que la serveuse disposait leurs couverts.

— C'est un très vieux fantôme. C'était avant que le père de Chateaubriand achète le château. Il était comte de Combours, il s'appelait Malo de Coëtquen. On ne peut faire plus breton. Lors d'une bataille en 1709, il a perdu une jambe et portait depuis un pilon de bois. C'est le claquement de ce pilon sur les dalles qu'on entend dans le château de Combours à la nuit. Attends, dit

Matthieu en consultant son portable, j'ai là la phrase de Chateaubriand : « Un certain comte de Combourg à jambe de bois, mort depuis trois siècles » – en réalité en 1721 – « apparaissait, dit-on, à certaines époques et se faisait entendre dans l'escalier de la tourelle. Sa jambe de bois se promenait aussi quelquefois seule accompagnée d'un chat noir... » D'autres ont raconté qu'on entendait parfois le miaulement du spectre du chat. Le père de Chateaubriand y croyait dur comme fer et n'avait pas manqué de le raconter aux enfants. Bonne petite histoire pour s'endormir, non ? Passe-moi un peu d'eau que je me tamponne l'œil.

Matthieu mouilla sa serviette dans son verre et tapota sa paupière, qu'Adamsberg trouva en effet un peu rougie.

— Attention, dit-il, le voilà, Josselin de Chateaubriand, l'actuel. Regarde, mais sois discret, c'est un homme aimable et humble, malgré son habillement un peu inusuel, mais il faut comprendre, son incroyable destin pèse sur ses épaules de tout son poids.

Légèrement tourné de côté tout en buvant son verre de vin, Adamsberg vit entrer avec stupeur l'homme même dont il avait crayonné le visage dans son calepin. Le corps mince, les traits harmonieux, le menton pointu, le regard un peu mélancolique, les lèvres bien dessinées, il était le sosie absolu de l'écrivain. Adamsberg, qui n'avait pas cru un mot de cette « rencontre » que lui avait vantée Matthieu, le regardait intensément tandis que l'homme saluait chacun et chacune avec simplicité, allant de table en table, se déplaçant avec légèreté, bien habillé mais sans ostentation. Mais quoique ses vêtements fussent, pris chacun séparément, classiques – pantalon

serré, chemise blanche, gilet, veste noire un peu longue –, l'ensemble dégageait une impression XIX^e siècle assez sensible. Accrue par un petit foulard blanc noué autour du cou et par le col de sa chemise remonté, dont on ne lui tenait pas rigueur, le sachant fragile de la gorge. Selon les uns ou les autres, on lui répondait « Bonsoir vicomte », « Bonsoir Chateaubriand », ou tout simplement « Bonsoir Josselin ».

— Tu le regardes trop, souffla Matthieu. Retourne-toi vers moi. Merde, il s'apprête à venir vers nous. Fais l'imbécile surtout, ne le reconnais pas, cela lui fera plaisir.

— Il se donne pourtant une allure un rien XIX^e siècle, ou je me trompe ?

— Figure-toi que c'est le maire en personne qui le lui demande. Pour la publicité, pour les touristes, qui seraient déçus de découvrir Chateaubriand en pull et en bottes. Cela rapporte pas mal d'argent aux commerces de Louvieg, crois-moi. C'est une condition pénible pour Josselin qui rejette tout lien avec Combourg et cet aïeul encombrant.

— Alors pourquoi accepte-t-il de se prêter au jeu ?

— En échange, le maire le pensionne et le loge gratuitement. Pour compléter, il donne des cours particuliers : histoire, littérature, mathématiques, sciences naturelles, art, philosophie, et j'en passe. Ses compétences ne sont pas aussi considérables que celles de ton Danglard, mais elles sont vastes. Ses élèves progressent vite et il est très demandé.

— Danglard est nul en sciences. Et donc ses habits, c'est sa tenue de travail en quelque sorte.

— Exactement. Mais pourtant, il m'a toujours semblé que ces vêtements ne lui déplaisaient pas tant que cela.

Je crois que son aïeul le tient encore par un pan de sa veste. Sans qu'il en soit du tout conscient. Un truc de cinglé, si tu veux.

Josselin de Chateaubriand rejoignit la table des deux flics et tendit la main à Matthieu qui se leva à moitié.

— Restez assis, Matthieu, dit Chateaubriand d'une voix douce et presque musicale. Nous avons eu bien des fois l'occasion de nous croiser, à Combourg ou Louvieg, ainsi lors de cette intrusion chez moi où des touristes imbéciles étaient venus prendre des photos et particulièrement quand certains avaient retourné toutes les pièces en quête de je ne sais quels papiers laissés par l'écrivain. Les gendarmes de Combourg vous avaient appelé à la rescousse.

— Il y a cinq ou six ans, oui. Un couple de fanatiques. Inculpés pour effraction et violation de domicile. Ils n'avaient rien trouvé d'ailleurs.

— Sauf ma vie privée, dit Chateaubriand, mais j'en ai l'habitude. Et vous avez montré un tact parfait dans cette affaire.

— Merci pour votre appréciation, monsieur, dit Matthieu avec un hochement de tête.

— Je vous en prie, appelez-moi Josselin, comme tout le monde ici.

L'homme se tourna ensuite poliment vers Adamsberg.

— Quant à vous, si je ne fais pas erreur, votre photo était publiée dans la feuille locale d'hier. Vous êtes ce commissaire qui a mis fin à la terrifiante équipée de ce tueur, et cela me fait honneur de vous féliciter. Mais ils ne donnent aucune précision sur les moyens exacts qui vous ont mené jusqu'à lui. Je suppose que c'est voulu ?

— Cela vous intéresse donc ? Josselin ? demanda Matthieu, un peu embarrassé d'user de ce prénom mais sachant combien Chateaubriand désirait cette forme de simplicité.

— Ma foi, on peut se demander comment le commissaire a trouvé moyen de se sortir d'un tel dédale.

— Vous prendrez une bolée de cidre avec nous ? demanda Matthieu en désignant une chaise. Je ne crois pas que mon collègue soit un homme de secrets.

Josselin remercia d'un signe de tête et s'assit en prenant soin d'écarter les pans de sa veste.

— Cinq victimes, toutes lacérées, dit Adamsberg, mais cela, vous le savez. Au total, cent soixante lacérations, toutes différentes. Très. Trop, dirais-je.

— « Tout ce qui est excessif est insignifiant », a dit Talleyrand mais dans votre cas, il semble au contraire que ce fut significatif.

— C'est juste, et à force de les passer au crible, j'ai pu y déceler des ressemblances sans doute menues mais nettes et systématiques. Cela nous menait droit à un seul assassin qui opérait sur tout le Nord-Ouest. Il a fallu plus de sept cents recherches ADN pour l'identifier.

— Vous aviez trouvé de l'ADN ?

— Dans une trace de sang légère mais plus large que les lacérations. Il avait percé son gant.

— Plus de sept cents analyses..., dit Josselin d'un ton songeur. Mais de qui ?

— De quantité de représentants de commerce et de routiers régionaux qui sillonnent le Nord-Ouest. J'avoue, dit Adamsberg en souriant, que deux de mes collaborateurs n'ont pas approuvé cette dernière étape, et bien sûr

ceux à qui l'on demandait de se soumettre à cet examen non plus, ce que je comprends.

— Eh bien moi, commissaire, tout flâneur que je puis être, je vous aurais épaulé jusqu'au bout dans cette quête de l'infime et laissez-moi vous renouveler mes compliments. Mais voici vos plats, dit-il en se levant, je ne dérange pas plus votre repas. Poule aux champignons, très bon choix.

Il s'inclina pour saluer et le petit foulard blanc tomba aux pieds d'Adamsberg qui le ramassa et le lui tendit.

— Désolé, dit Chateaubriand, il passe son temps à s'échapper. Je devrais m'en procurer de plus longs mais cela ferait trop ancienne mode et je n'y tiens surtout pas, dit-il dans un sourire en remplaçant son cache-col.

Une fois Chateaubriand éloigné, en discussion avec le patron de l'auberge – un homme puissant dans la force de l'âge, haut et impressionnant –, Matthieu hocha la tête.

— Parfait, dit-il, tu lui as répondu comme si tu t'adressais à n'importe quel gars.

— Tu veux dire que j'ai parlé comme n'importe quel gars ?

— Et après ? Tu as honte d'avoir parlé comme un flic ? Mais c'est bien ce qu'il te demandait, non ?

— À se demander pourquoi il désirait tant de détails. J'espère l'avoir satisfait.

— Tu crains d'avoir déçu un Chateaubriand ? Toi ? Reprends-toi, ce n'est pas *le* Chateaubriand. Tu t'es laissé troubler par son langage un peu recherché, et par son visage.

— Et comment expliques-tu qu'il soit son portrait craché ?

— Mange, ça va être froid, dit Matthieu en remplissant leurs verres. Tu penses bien que le sujet a fait couler de l'encre. Attends une minute, écoute ce qui se dit à la grande table, cela risque d'être amusant.

Grande table qui comptait neuf personnes, dont Chateaubriand qui y avait pris sa place habituelle.

— Alors, vicomte, disait un type tout en muscles, t'en dis quoi, toi ?

— C'est Gaël, le garde-chasse, souffla Matthieu. Un provocateur, un batailleur. Josselin est une de ses cibles préférées.

— Mais cesse de m'appeler « vicomte », bon sang ! s'emportait Chateaubriand. Je ne suis pas plus vicomte que vous tous ! Combien de fois devrai-je le répéter ? Je dis quoi de quoi ? ajouta Josselin en attaquant une omelette.

— Tu sais bien de quoi je parle. Le Boiteux de Combourg, ça va faire trois semaines qu'on l'entend de nouveau pilonner dans les rues la nuit.

— Vrai, confirma une grosse femme, je l'ai entendu pas plus tard qu'hier sous ma fenêtre, sa jambe de bois frappait les pierres, j'étais terrifiée.

— Moi aussi, dit un homme en hochant la tête. Je me suis rué à la fenêtre mais je n'ai rien vu. C'est normal, avec les spectres. Surtout avec celui-là, on ne voit que sa jambe.

— Lui, c'est le Bossu, comme tu peux voir, souffla Matthieu en désignant un homme assis au comptoir, dos vers le mur. Maël Yvig. Pas mal de gens touchent sa bosse au passage pour se porter chance, et ça le rend fou de colère, ce qui se comprend. Josselin, lui, ne le fait jamais.

— Et en quoi cela me concerne plus qu'un autre ? demanda Chateaubriand au garde-chasse.

— Ne fais pas l'innocent, vicomte. Le Boiteux est du château de Combourg tout de même.

— Et moi j'en suis, peut-être ? Vous savez tous que je n'ai jamais mis les pieds au château et n'en ai pas l'intention. Je suis de Louvieg, moi, pas de Combourg.

— Mais tout de même, insista le garde-chasse, le Boiteux, c'est un peu comme un Chateaubriand.

— Et tu crois quoi, Gaël ? s'énerva Chateaubriand. Que j'ai été chercher le fantôme au château pour vous distraire un brin ?

— Probablement un type ou un gosse qui s'amuse à taper avec un bâton, dit un bel homme aux cheveux drus et blancs, soucieux de faire retomber la tension.

— C'est le docteur, expliqua Matthieu. Loig Jaffré.

— Évidemment, dit le Bossu. Josselin, il respecte tout le monde ici et il cherche des crosses à personne. Et vous feriez bien d'en faire autant, toi particulièrement, Gaël. Le premier qui le fait suer, il me trouve.

— Ça fait tout de même quatorze ans que le Boiteux n'avait pas mis un pied, enfin, un pilon, à Louvieg, reprit la grosse femme. Vous vous souvenez ?

— Oui, il a martelé les nuits pendant deux ou trois mois. Et qu'est-ce qui s'est passé ensuite ?

— Le père Armez s'est fait tirer une balle dans son lit, et ses économies avaient disparu.

Adamsberg leva un sourcil vers Matthieu, qui hocha la tête.

— C'est le seul homicide que Louvieg ait connu, ça a marqué les esprits, dit Matthieu. C'est si tranquille ici que les gens en oublient de fermer leur porte. Le père

Armez fourrait stupidement son argent sous le matelas. Tu parles d'une cachette. On a pensé à des amateurs en herbe, des crétins sans scrupules, on a cherché partout la trace de jeunes gens qui claquaient soudainement du fric mais ça n'a rien donné. Ensuite, et c'est là où l'affaire les passionne ici, le Boiteux a disparu de Louvieg. Jusqu'à ces derniers temps.

— Et maintenant qu'il est revenu, dit un type maigrelet, qui va y passer à votre avis ?

— Je ne sais pas où vous avez la tête, dit Chateaubriand tout en mirant la couleur de son vin, levant son verre vers la lumière dans un geste, il faut bien le dire, plus gracieux que ceux de tous ses compagnons. Un, les fantômes n'existent pas, je vous le rappelle. Vous êtes bretons, vous avez la tête bien vissée sur les épaules. Deux, un fantôme ne quitte pas sa demeure. Trois, le fantôme de Combourg n'a jamais agressé personne, que je sache. Quatre, il y a quatorze ans, je n'étais pas encore revenu à Louvieg. Cela vous va comme cela ? L'un de vous a entendu comme un martèlement ou en a rêvé. Et depuis, vous vous mettez tous à l'entendre. Ou plus exactement, vous l'imaginez tous. Hallucination collective. Tout cela n'est que chimère et plus tôt vous l'oublierez, plus tôt disparaîtra votre Boiteux.

L'intervention de Chateaubriand et l'arrivée de trois autres bouteilles mirent fin à la discussion qui se perdit dans une confusion générale.

— Ils y croient vraiment ? demanda Adamsberg.

— Je le crains, oui, pour la plupart. Selon les uns ou les autres, un peu, ou beaucoup.

— Et ils pensent que le Boiteux vient se balader par ici à cause de la présence de Chateaubriand ?

— Plus ou moins, même si, tu l'as entendu comme moi, Chateaubriand n'était pas à Louvieu il y a quatorze ans. Mais dans ces affaires, la logique n'entre pas en compte. Ici par exemple, beaucoup croient dur comme fer que si quelqu'un marche sur ton ombre, et particulièrement à la tête, cela porte atteinte à l'intégrité de ton âme et, à la longue, te fait mourir. Beaucoup d'autres, la majorité, en rigolent et s'amusent à traverser les ombres. Des enfants surtout, qui jouent en groupe à sauter dessus jusqu'à ce qu'ils soient chassés à coups de claques.

— J'ai connu cela dans mon village des Pyrénées. Ma grand-mère nous tenait par la main et nous stoppait net dès que quelqu'un traversait la rue. Pour protéger nos ombres.

— C'est vieux comme le monde et pas un peuple n'a échappé à cette croyance, dit Matthieu en ôtant enfin la main de son œil. Mais tu me questionnais sur cette ressemblance effarante. Il n'y a que trois hypothèses. Il est si rarissime d'avoir un sosie que seule la piste de l'imposture tiendrait la route. J'ai cédé à la curiosité, j'ai cherché. Observé à la loupe le registre paroissial des naissances et celui de la mairie. Rien, conclut-il en secouant la tête. Le papier n'est pas gratté ni gommé, l'écriture du curé comme celle du préposé de la mairie sont parfaitement reconnaissables. Il est bien né ici, à Louvieu, il y a cinquante-trois ans, d'un père nommé Auguste-Félix de Chateaubriand. Il n'a donc pas profité de sa ressemblance pour trafiquer son nom. Et puis un imposteur tâcherait d'en tirer avantage, non ? Au contraire, cette ressemblance ne lui a apporté que des ennuis. Il a erré de poste en poste, qu'on lui attribuait bras ouverts en

raison de son visage et de son nom, sans lui demander le moindre diplôme. Si bien que dépourvu de toute formation, de professeur de lettres par exemple, il échouait à remplir sa tâche, d'autant que les programmes et les obligations lui faisaient horreur. Une vie semée d'échecs et de dégringolades qui l'a ramené humblement ici, à Louvieg.

— Ta seconde hypothèse ?

— Son père, de Louvieg également, était si fier de son nom et de son rejeton qu'il a passé des années à fouiller toutes les archives pour reconstituer le vaste arbre généalogique de la famille. Il est déposé aux archives de la mairie, Josselin n'en veut même pas. Le document fait bien un mètre sur deux, établi avec une grande précision, avec tous les noms et les dates – le père était notaire et d'une probité notoire – et je l'ai examiné de longues heures. On trouve bien en effet une lignée de cousins très éloignés, où figure un Josselin-Arnaud de Chateaubriand, premier du nom, transmis au fil des générations. Notre Josselin serait dans ce cas un cousin au quatrième degré. C'est loin, non ? Pour une telle ressemblance ?

— Trop.

— Reste la piste du bâtard et c'est ma préférée. Chateaubriand, l'autre, le vrai si je puis dire, était un homme à femmes. Il en a tant connu qu'il est improbable que ces unions, brèves ou longues, n'aient pas donné lieu à une descendance nombreuse, qu'il n'a pas reconnue. Mais suppose qu'une de ces femmes ait eu assez barre sur lui pour le contraindre à donner son nom à l'enfant. Alors notre Josselin serait un descendant direct, et portant légalement son nom.

— À deux siècles de distance, cela fait tout de même loin pour lui ressembler à ce point.

— N'oublie pas que dans ces familles, les mariages ou les unions consanguines allaient bon train. Ce qui a pu amplifier la possibilité génétique d'une telle anomalie. Je ne vois pas d'autre explication, même si elle n'est pas satisfaisante. Tu reprends un dernier verre avant qu'on se sépare ?

— Je ne sais pas, dit Adamsberg avec un geste évasif.

— Fais comme tu l'entends, je ne te force pas.

— Ce n'est pas cela, corrigea Adamsberg avec un mouvement d'excuse. C'est simplement que je dis souvent « Je ne sais pas ».

— Mais pourquoi ?

— Je ne sais pas, dit le commissaire en souriant. Va pour ce verre, Matthieu.

III

Le lendemain à neuf heures, Adamsberg prenait la route pour Paris, la tête encore encombrée des histoires du Boiteux, des piétineurs d'ombres et du raffiné Josselin de Chateaubriand.

Et un mois plus tard, Danglard le retrouvait dans son bureau au matin, à lire et relire cet article sur le meurtre de Louvieg, qui l'absorbait sans nulle raison valable. Gaël Leven avait été un homme agressif, Adamsberg se souvenait de sa passe d'armes avec Chateaubriand à l'auberge. Il manqua téléphoner à Matthieu pour avoir des détails mais Danglard avait raison, cela ne le regardait en rien. Ce que savait Matthieu qui, à des centaines de kilomètres de là, songeait pourtant à Adamsberg, tenté d'entendre son avis. Après une heure d'hésitation, il ferma la porte de son bureau et l'appela.

— Adamsberg ? Matthieu. Ça va mal chez nous, tu es au courant ?

— Oui, Gaël Leven. Où ?

— Tout simplement dans la ruelle sombre qui le ramenait chez lui. Il revenait de l'auberge, bien bourré, assez au moins pour y avoir emmerdé pas mal de monde.

Dont Josselin. En s'asseyant, il a renversé, soi-disant par accident mais nul ne s'y est trompé, une partie de son vin sur son gilet gris. Il faut que tu saches – et Gaël ne se privait pas de le dire – que tout l'énervait chez Josselin : son nom d'aristo, sa tenue « efféminée », ses boucles un peu longues. Dans l'ensemble, il faisait gaffe, car peu de gens le suivaient sur ce terrain. Et tous savent – je te l'ai dit – que c'est le maire qui attend de Chateaubriand qu'il cultive cette apparence assez élégante et désuète. Mais quand Gaël a trop bu, ça dégénère. Le patron l'a saisi par le col et éjecté de la salle.

— Comment a réagi Josselin ? Pour le verre de vin ?

— Il s'est simplement servi d'une serviette pour éponger son gilet. Très calmement.

— Et puis ?

— Et puis le médecin, ce type avec une belle chevelure blanche, tu te souviens ?

— Oui, il avait tenté de calmer le jeu.

— Il a quitté l'auberge dix minutes plus tard en empruntant le même chemin que Gaël. Et il l'a trouvé là, gisant dans son sang. Deux coups de couteau dans le thorax. L'un a perforé le poumon, l'autre a fracturé une côte et blessé le cœur. Le doc a appelé une ambulance de Combourg et il est resté aux côtés du blessé. Qui a parlé.

Au timbre de voix de Matthieu, Adamsberg sentit que quelque chose n'allait pas.

— Je t'écoute.

— Avant cela, ou tu n'y comprendras rien, je te raconte en deux mots la scène qui s'est passée la veille du meurtre lors d'une réception à la mairie, à l'occasion du vernissage d'un peintre local. Il y avait une soixantaine

de personnes, dont un journaliste aigri, détestable et teigneux, qui tient la rubrique des faits divers dans *La Feuille de Combourg* et *Sept jours à Louvieg*. Sans le savoir présent, Josselin évoquait l'irrespect ou la dérision des journalistes en général, dont il avait tant souffert, au prétexte, expliquait-il avec objectivité, qu'on attendait de lui mille fois plus que d'un homme ordinaire, ce qu'il était. Et ce journaliste local, ce Joumot, s'est approché de lui et l'a secoué durement par l'épaule. Bien que Josselin soit en effet un type comme toi et moi, jamais personne n'a porté violemment la main sur le « vicomte de Chateaubriand ». On n'a d'ailleurs aucune raison de le faire. Joumot était en fureur – lui aussi avait pas mal éclusé, il était rouge comme un bœuf – et a pris la défense de ses collègues journalistes. Il a traité Josselin d'incapable, de raté, de pitoyable professeur, et a conclu qu'avoir sa gueule et son nom ne l'empêchait pas d'être un véritable zéro. Que la vérité sur sa nullité, il la publierait dans le journal de Louvieg, afin que nul n'en ignore. Toute l'assistance est restée stupéfaite et choquée, et le maire tout autant.

— Qu'a fait Josselin ?

— Il a secoué la tête, haussé les épaules, s'est saisi d'un verre de champagne au passage du serveur. Mais il était clair que ce torrent d'insultes publiques – qui ne sont pas toutes infondées – l'avait ébranlé. Il ne nie pas lui-même ses déboires professionnels, mais imagine que ce salaud de Joumot publie un tel article dans le journal local, traitant Josselin de Chateaubriand de « zéro », cela ferait le tour du pays en un rien de temps et foutrait un sale coup au nom tant révérend de Chateaubriand. Et soudain, Josselin a perdu son calme habituel. Alors que le

maire tentait discrètement d'évacuer Joumot, Josselin l'a cueilli d'un crochet au menton qui l'a mis au sol, dans une approbation générale. Rien de grave, mais humiliant.

— Excellent. J'aurais sans doute fait de même.

— Et moi donc.

— Si bien que ce Joumot va d'autant plus publier ses infamies.

— Il n'en aura pas le temps car les directeurs de *La Feuille de Combourg* et de *Sept jours à Louvieg*, scandalisés, l'ont viré aussi sec. Mais le soir du meurtre, on ne le savait pas encore. Néanmoins, les paroles de ce salaud de Joumot se sont depuis répandues dans tout Louvieg. La plupart des habitants en sont désolés mais quelques autres, qui jalourent le prestige local de cet « aristo », de cet « imposteur », s'en félicitent en douce. Mais rien ne se passe en douce à Louvieg. Tu pisses contre un arbre à un bout du village, tout le monde le sait à l'autre bout dans la minute qui suit.

— Et quel rapport avec le meurtre ?

— Tu vas comprendre à présent. Mais garde cela au secret.

— Cela va de soi.

— Tu as un papier pour noter ?

— Sous la main.

— Les dernières paroles du blessé, celles qu'a recueillies le médecin, tu y es ?

— Je t'écoute.

— Je te les dicte, avec les pauses. Gaël ne parlait plus de manière fluide, ses mots étaient hachés. Note bien, ton avis m'intéresse : « vic... oss... ta... pé... jou... mo... est... mor... » Il a fait une pause et ajouté « laissons...

gar ». Et puis fini. C'est accablant pour Chateaubriand, Adamsberg, désastreux. Je suis consterné.

— J'étudie ça comme je peux et je te rappelle. Ne va pas trop vite, souviens-toi que le gars était bourré et mourant. Ça ne facilite pas – attends, je cherche un mot –, ah voilà, ça ne facilite pas l'élocution, ni la pensée.

Adamsberg avait saisi sur-le-champ ce qui désolait tant son collègue. Il reprit la note et l'analysa comme l'aurait fait Matthieu. « vic... oss... » signifiait « Vicomte Josselin ». Et le nom du meurtrier, c'est la première chose qu'on essaie de communiquer. Est-ce que Gaël Leuven appelait Josselin « vicomte » ? Oui, il se souvenait qu'il l'avait interpellé ainsi, par dérision. La suite des paroles était claire : « tapé Joumot », puis il était question de mort, et la fin restait inexplicable. Adamsberg réétudia les mots de Gaël sans a priori, et rappela le commissaire de Combourg.

— Eh bien ? demanda Matthieu, un peu à vif. Il ne peut pas s'en tirer, n'est-ce pas ? Je fais traîner en attendant le rapport d'autopsie mais je n'ai pas le choix. Interrogatoire et détention provisoire.

— L'accusation semble écrasante, je ne dis pas le contraire. Mais il y a des trucs qui ne collent pas, trop de trucs. Gaël était-il présent quand ce Joumot a insulté Josselin à la mairie ?

— Oui, et il s'est franchement marré, bien sûr. C'était clair que cela lui faisait plaisir.

— Mais pourquoi Gaël aurait-il raconté cette scène ?

— Pour expliquer la fureur de Josselin contre lui.

— Mais la première chose qu'aurait faite Josselin, ç'aurait été de tuer Joumot, pas Gaël, puisqu'on ne savait pas encore que le journaliste serait viré. Gaël s'était

marré, c'est entendu, mais cela ne constitue pas un mobile. Cela fait un bail que Gaël le provoque à l'auberge et cela n'a jamais eu de suite. C'est la première fois que Gaël l'asperge de vin ?

— Au moins la cinquième fois. À ce que j'en sais. Je ne suis pas tous les jours à Louvieg.

— Tu vois, et Gaël n'en a pas été tué pour autant. Josselin n'a pas de mobile.

— D'accord, mais que veux-tu, les mots sont là.

— Et parmi eux, il y en a un qui ne tient pas la route. « Tapé Joumot ». *Tapé*, Matthieu ? Mais c'est un mot d'enfant, cela. Tu imagines Gaël dire : « Il a tapé Joumot », comme dans une cour de récréation ? Cogné, frappé, déglingué, tout ce que tu veux mais pas ça. Non, ça ne marche pas. Ou il aurait fallu que Gaël soit retombé en enfance.

— Je te suis mais le sens est bien là, on n'y peut rien.

— Il est là pour « vicomte Josselin », mais ensuite, toute la phrase va de travers et elle ne rime à rien. Sans te parler de la fin qui est incompréhensible : « est mort ». Mais qui est mort, Matthieu ? Et « laissons... gar... », tu y comprends quoi ?

— Rien de plus que toi.

— À part le nom de Josselin, tu vois que rien ne tient debout. Tout ce qu'on peut comprendre des mots de Gaël, c'est « Le vicomte Josselin a tapé Joumot ». Je n'appelle pas cela une accusation de meurtre.

— Non. Mais le divisionnaire ne voit que ce nom : Chateaubriand. Et il me presse. Une arrestation aussi spectaculaire ne serait pas pour lui déplaire. Comment tu vois les choses ?

— Tu ne m'as pas dit si, à force de picoler et de gueuler, Gaël ne s'était pas attiré des ennuis pendant cette soirée à l'auberge ?

— Pas vraiment. Les gens sont habitués aux débordements d'ivrogne du garde-chasse, qui sont rares d'ailleurs. Ils l'entendent d'une oreille, ça glisse sur eux comme la pluie sur un toit d'ardoises, et ils poursuivent leurs conversations, jusqu'à ce que le patron foute Gaël dehors pour avoir la paix. Ah si, tout de même, un truc. Une femme est entrée, pas pour dîner mais pour menacer Gaël du poing en lui disant : « Tu veux ma mort ou quoi, Gaël Leuven ? Si tu me laisses pas tranquille, je te garantis que tu l'emporteras pas au paradis. » Et elle est sortie aussi sec. Cette femme, la mercière, elle croit dur comme fer aux histoires des ombres. Et comme Gaël est le chef des « piétineurs d'ombres », elle le craint et elle le hait. Ne crois pas que je n'ai pas fait mon boulot : elle a été interrogée à la première heure.

— Avant Josselin ?

— Le docteur Jaffré a dû partir accoucher une femme en urgence, juste avant l'arrivée de l'ambulance dans la ruelle. Par malchance, dans sa précipitation, il a laissé son téléphone sur place, puis enchaîné ses consultations tout le jour. On n'a donc appris les dernières paroles de Gaël qu'hier nuit, quand Jaffré nous a enfin joints depuis son domicile. Mais ce matin, Josselin est parti faire sa balade dans les bois et des courses à Combours. Il fait beau, il peut s'attarder un bout de temps. Je ne vais pas lancer mes hommes à travers la forêt comme pour une chasse à courre.

— Je reviens à cette femme. Gabarit ?

— Une costarde. Taillée dans la masse, des bras comme des jambons. Dans l'après-midi, Gaël lui avait sauté sur la tête, enfin, sur l'ombre de sa tête, au moins cinq fois de suite. Selon elle, quand elle l'a vu en passant devant l'auberge, elle n'a pas résisté à venir lui dire « ses quatre vérités ». Puis elle serait rentrée directement chez elle, pas de témoins.

— Elle a très bien pu l'attendre dans la ruelle, un couteau à la main.

— Mais le menacer devant tout le monde avant de le tuer, c'est vraiment se mettre la corde autour du cou.

— Elle est peut-être un peu gourde, elle a agi sans réfléchir.

— Elle est un peu gourde, pas de doute là-dessus. Mais surtout, elle est à la tête du groupe des commères. Médire de tous, même des gosses, on dirait que ça la passionne. Elle s'appelle Marie Serpentin, mais on la surnomme surtout « Le Serpent », ou « La Vipère ».

— Ils s'amusent bien, à Louvieg.

— Que veux-tu, ils s'ennuient pas mal.

— La Vipère ? répéta Adamsberg. Mais il y a « vi » là-dedans, comme dans « vic ».

— Mais il n'y a pas « oss ». Je pense simplement qu'elle est un peu cintrée. Elle rêvait d'une famille idéale de sept enfants sans être assez belle ni maline pour attirer le moindre gars. Elle est restée seule dans sa mercerie, et tu sais que dire du mal, c'est souvent quand on en a, du mal. Et se jeter dans des histoires d'ombres jusqu'au fanatisme, ça vient souvent de là aussi. Ça donne un but. Mais de là à sortir un couteau, il y a un sacré pas.

— Je te suis. Mais ce qui m'intéresse, c'est que tu as une autre suspecte. Elle, et tous ceux que Gaël provoquait en piétinant leurs ombres. Tu as des empreintes ?

— Oui, des plus bizarres. On dirait que le tueur a glissé dans le sang. Disons que ce sont des empreintes lisses, avec des plis irréguliers.

— L'assassin a dû nouer des sacs plastique autour de ses chaussures. Vous avez fait toutes les poubelles du coin, je suppose. Pour trouver les sacs et les gants ?

— Dès l'aube. Pas trace de gants, ni de tes sacs.

— Et Josselin ? Quand a-t-il quitté les lieux ?

— Il est parti avant les autres. Avant Gaël. Vingt-quatre témoins. Mais lui aussi, il aurait pu attendre Gaël dans la ruelle. C'est mauvais, cela, très mauvais. Je te repose la question : comment vois-tu les choses ?

— Attends, laisse-moi réfléchir un instant. Un long instant s'il te plaît, je réfléchis aussi lentement que je marche et j'écris. Et pire, je ne réfléchis pas toujours dans l'ordre.

Matthieu savait cela, mais il tenait à l'avis d'Adamsberg, comme bien d'autres. Il alluma une cigarette et plus de cinq minutes s'écoulèrent avant que le commissaire ne reprenne la ligne.

— Je serais toi, mon camarade, je ne foncerais pas bille en tête.

— Parce que tu ne fonces jamais bille en tête.

— Ne crois pas cela, ça m'arrive. Pour toi, les derniers mots de Gaël sont accablants. Oui, il y a le nom de Josselin, et c'est grave, mais ce ne sont que des fragments. Et le reste ne coule pas de source. Si tu arrêtes Josselin, le visage du « vicomte de Chateaubriand » sera sur toutes les manchettes et passionnera l'opinion jusqu'au procès. Mais à ce procès, Matthieu, même le plus crétin des avocats démolira cette seule « preuve », cette fameuse phrase, en un tournemain : aucune accusation, pas de mobile, pas

de preuve matérielle, des illogismes, des incohérences, l'ivresse de la victime, d'autres suspects, au vu de la nature belliqueuse de la victime, qu'on mettra bien en évidence pour l'opposer au tempérament tranquille et serviable de Josselin. Face à ce Joumot, c'est une autre histoire, il a cogné. Mais qui ne l'aurait pas fait à sa place ? Au bout du compte, Matthieu, et grâce à l'émerveillement pour l'ancêtre écrivain, qui continue de ruisser sur les épaules de son étonnant descendant, tu peux être assuré qu'il sera acquitté. Après des mois passés en détention provisoire et dont tu seras responsable. Ce qui te placera dans une position bien délicate. Bévue ? Précipitation ? Tu risques d'en entendre de belles et de servir de bouc émissaire. Le terrain n'est pas assez solide. Et le plus grave, ce serait de risquer de coller un innocent en prison.

Ce fut au tour de Matthieu de rester silencieux et d'Adamsberg d'allumer une cigarette. Il avait repris cette habitude pendant le temps où son fils aîné avait habité chez lui, laissant traîner ses paquets. Il n'aimait pas ce tabac, mais il en fumait une de temps en temps, le soir, en compagnie de son fils. Habitude qu'il avait conservée après son départ. Il achetait la même marque, se disant qu'il ne fumait pas mais se contentait de voler des cigarettes à son fils, ce qui était tout différent.

Matthieu le reprit en ligne.

— Tu as raison, dit-il, la voix raffermie. J'ai eu un choc en lisant ce « vic... oss », j'ai perdu mon sang-froid. Je vais tenter de freiner mon divisionnaire, j'ai noté toutes tes objections. Car si Josselin est emprisonné puis acquitté, lui aussi sera dans le bain.

— Jusqu'au cou. Cela ne me regarde en rien, mais si tu fais traîner jusqu'à quatorze heures, m'autoriserais-tu à assister à ton interrogatoire de Josselin ? J'aimerais beaucoup le voir.

— Le voir ? À quoi cela t'avancera ?

— Le ton de sa voix, les expressions de son visage, ses gestes, ses réactions.

— Pourquoi pas ? Mais sois discret. À la gendarmerie de Combourg, entre par la porte de derrière, évite l'ascenseur, grimpe au troisième étage et prends la première porte à gauche. C'est là que j'ai installé mon bureau provisoire. Si quelqu'un te pose une question, dis que j'ai demandé à te voir.

— Merci, Matthieu. Je file à la gare.

Adamsberg traversa la grande salle de la Brigade presque au pas de charge, allure qui stupéfia tous ses adjoints, et laissa ses consignes à Danglard pour la journée. Le commandant le rattrapa, se hâtant sur ses longues jambes molles.

— Mais où allez-vous, bon sang ? demanda Danglard.

— À Combourg, aller-retour. Je veux assister à l'interrogatoire de Chateaubriand, il est en danger.

— Non seulement cela ne nous regarde pas, mais c'est totalement illégal. Vous perdez l'esprit, commissaire.

— Cela restera officieux.

— Bon sang, vous avez oublié la réunion de onze heures ? La femme en fourrure et diamants assassinée et dépouillée dans sa voiture hier soir ? On n'a rien à se mettre sous la dent. Hormis ce témoin qui a vu brièvement la voiture à l'arrêt, un homme penché vers la portière, mendiant de l'essence avec son jerrican à la main.

Cela ne vous dit plus rien peut-être ? Pas une piste, pas une empreinte, une femme aux relations longues comme mon bras, abattue sur place, et vous, vous foutez le camp ?

— Ça ne me dit tellement plus rien, Danglard, que ce matin à l'aube, j'étais sur le périmètre du crime, fouillant les buissons et les bois en contrebas de l'emplacement de la voiture.

— On les avait déjà ratissés la veille avec vingt-cinq hommes et dix-huit projecteurs. Un véritable dépôt d'ordures. Résultat : néant.

— Mais on l'a fouillé sans chien renifleur. Et un jerrican, ça pue. Ce jerrican, vert sombre, était très profondément enfoncé dans un if, on est passés à côté.

— Le meurtrier portait des gants.

— Pour faire son coup, évidemment. Mais c'est son jerrican, et il y a ses anciennes empreintes dessous. On ne la trouve pas toujours, mais c'est rare que ces types ne fassent pas une bourde. J'ai réveillé Lambert à sept heures et une heure après, j'avais la réponse : Simon Reboulrier, dit Sim l'anguille, l'insaisissable. Deux ans de taule il y a vingt ans, puis une carrière dans le vol, l'attaque à main armée et l'assassinat si besoin, sans qu'on n'ait jamais réussi à le serrer. Le type est très fort, il change de nom, d'aspect et de lieu comme de chemise. L'anguille pouvait encore nous filer entre les doigts des années, mais pas entre les narines d'un chien. Le jerrican est dans mon bureau sous scellés, et le rapport de Lambert sur ma table. Reste à choper le gars. Ses années d'immunité et l'âge venant l'ont rendu plus imprudent, plus négligent. D'après les fichiers, il traîne souvent ces derniers temps dans la maison de jeux d'Angelo, Le Dé

Chanceur. Sa planque doit être dans le coin. Prenez chacun une photo de lui, faites tous les cafés du coin, les petits hôtels, les meublés. Sinon, la routine, on fera les receleurs.

— Mais pourquoi vous ne me l'avez pas même dit ? s'indigna Danglard tandis qu'Adamsberg s'éloignait en vitesse vers la gare Montparnasse.

— J'étais en train de vous l'écrire en détail, dit Adamsberg en agitant son téléphone. Vous aurez tout ce qu'il vous faut pour la réunion de onze heures.

— Sauf vous, murmura Danglard, toujours déchiré vis-à-vis d'Adamsberg entre la réprobation et l'admiration.

D'un côté les manières de faire, de travailler et surtout de penser du commissaire exaspéraient le très rationnel Danglard, d'un autre il ne pouvait s'empêcher de suivre la direction imprévisible de son étrange boussole. Cette boussole, aussi déroutée et déroutante soit-elle, à croire qu'elle ne fonctionnait pas, il en avait besoin pour survivre à son anxiété. Elle était, en dépit de ses dérèglements, la lueur qu'il ne quittait jamais des yeux.

Adamsberg reçut un texto de Danglard alors qu'il sommeillait dans le train.

— Pourquoi le type s'est-il débarrassé de son jerrican ? Au lieu de le remporter ? On bute là-dessus.

— Pour que l'odeur ne risque pas d'imprégner les bijoux. C'est une odeur volatile et tenace. Un fourgue n'apprécie pas tellement que les bibelots sentent l'essence. Ça se suit à la trace, c'est difficile à revendre.

IV

Peu avant l'heure de l'interrogatoire à Combours, Adamsberg se glissa dans le bureau de Matthieu avec quinze minutes d'avance. Les deux hommes échangèrent une solide étreinte et Matthieu examina son collègue.

— Tu n'as pas beaucoup dormi.

— J'ai dû régler une affaire à l'aube, j'ai un peu somnolé dans le train.

— Je te fais un café.

— S'il te plaît. Tu as eu Josselin au téléphone ?

— Oui, j'ai jugé préférable de ne pas l'informer du meurtre de Gaël par texto. Je l'ai simplement prié de rallier la gendarmerie de Combours au plus vite, j'ai dit que j'avais besoin de lui, mais il n'a consulté son portable qu'à midi et demi.

— Réponse ? demanda Adamsberg en avalant son café à grandes gorgées. J'ai le temps d'allumer une cigarette ?

— On a neuf minutes, dit Matthieu en offrant du feu à son collègue, qui cherchait en vain son briquet dans toutes ses poches. Réponse aimable et neutre. Il finissait ses courses à Combours et sera là à l'heure demandée.

Il est bien entendu que tu ne poses aucune question, ce serait irrégulier.

— Cela va de soi, Matthieu.

À quatorze heures précises, Josselin frappa trois coups légers et entrouvrit la porte.

— Entrez, Josselin, asseyez-vous, dit Matthieu en lui serrant la main.

— Tiens, dit Josselin en souriant, Adamsberg. Vous ne pouvez plus vous passer de nous ?

— D'ultimes détails à régler. J'ai fait un crochet par Louvieg et suis revenu saluer le commissaire.

— Et pour que vous ayez fait un crochet par Louvieg, c'est qu'il s'est passé quelque chose.

Josselin s'affairait en même temps à brosser le bas de son épais pantalon de toile pour le débarrasser de la terre récoltée dans les bois. Pour se balader en forêt, il ne revêtait pas ses habits de vicomte.

— Pardon, dit-il soudain en se redressant. Je salis le bureau, veuillez m'excuser, je me conduis comme un malappris. Simple réflexe, il faisait humide ce matin dans les fourrés, mais la cueillette a été bonne, ajouta-t-il en montrant un petit panier. Figurez-vous que j'ai mis la main sur cinq morilles, ça devient rare à cette date. Catherine en sera ravie.

— Catherine est sa femme de ménage, précisa Matthieu à l'intention d'Adamsberg, qui trouvait ce début de conversation, de la part de Josselin, d'un naturel parfait, très improbable s'il avait su quoi que ce soit sur la mort de Gaël, ou pire, s'il l'avait tué.

— Monsieur de Chateaubriand, asseyez-vous je vous prie. Voyez-vous une objection à ce que j'enregistre notre conversation ?